

## MEDICAL SERVICES IN THE DAYS OF SAIL

**T**HE first rudiments of maritime medical jurisdiction in France are to be found in the " Jugements d'Oleron ", a maritime code of the 12th. century drawn up by the order of Eleanore de Guyenne, wife of Louis VII.

Nevertheless, even at the end of the 18th. century, these rules were only applied in certain circumstances; for instance, they applied to scientific expeditions manned by selected crews.

Diseases were all the more frightful as they were not fully understood. In 1602, the squadron of Sebastian Viscaïno was ravaged by scabies off the coast of California. He described the disease exactly, but could not give it a name. In 1752, Lind, in his " Treatise on Scabies " stated that " the mere sight of oranges and lemons raised the morale of those who were down with scabies ".

In those days, the officier responsible for health on board those sailing ships (he was sometimes a sick man himself), was equipped with an apothecary's chest containing camphor and belladonna to keep up the strength, opium to sooth, and some theriaca, that extremely complex substance which at one time was thought to counter any animal venom.

The surgeon's equipment was scarcely more reassuring, especially when one remembers the difficult conditions under which an operation was performed on a sailing ship. The operator probably had a lancet for bleeding, and several instruments for amputating and trepanning. Apart from these, the anesthetic was a sponge soaked in mandragore and a bottle of rum. The rather limited anesthetic qualities of these were supplemented by the quickness of the operator's hand, and especially by the strength of the operator's assistants.

Surgeon, botanist, zoologist and often memorialist in between times of being an artist and geographer, the maritime doctor in sailing days, was " a brother in trade to the country doctor who lived a restless, meditative life, in between visits and studies... they left very little writings, very little money, and in short, very few traces for posterity. His real acts were engraved on the perishable hearts of men, and on the ever-changing surface of the sea ". Be that as it may, there are still doctors at sea, fortunately better educated and better equipped.



Paul Gaimard,  
Naturaliste des  
expéditions de  
l'Uranie, de la  
Recherche et de  
l'Astrolabe.

# les mé au temp marine

**L** faut féliciter Mademoiselle Jacqueline Sonclet pour la très belle tenue et l'originalité de l'exposition qu'elle a présentée à l'hôpital de la Salpêtrière, au début d'octobre, sur le thème : " Les médecins et la mer au temps de la marine à voile ".

C'était la première tentative de ce genre et de cette importance. Il s'agissait de montrer, à l'occasion d'un grand rassemblement de médecins venus prendre part aux quinzèmes " Entretiens de Bichat ", une impressionnante quantité de trésors jusqu'ici quasi-inconnus du public, et précieusement conservés par les Archives Nationales, les Musées et hôpitaux de la marine, et quelques grandes collections privées.

Dans un beau décor dont le fond rappelait la " chambre " d'un vaisseau de haut-bord, les précieux manuscrits, les instruments de chirurgie, les microscopes d'entomologiste, les sphères armillaires, les lunettes et longue vue, les sabliers de quart, cadrans solaires de table, et jusqu'à de minuscules globes terrestres de poche, tout avait ce lustre, ce poli, cette usure vénérable qui indiquent un long et soigneux usage.

Le visiteur le moins imaginalif s'embarquait pour un voyage dans le passé en compagnie des médecins et chirurgiens de la marine à voile. Il parlait des " Jugements d'Oléron " code maritime du XII<sup>e</sup> siècle rédigé par ordre d'Eléonore de Guyenne, femme de Louis VII, qui donnait les premiers rudiments de juridiction médicale. Cent ans plus tard, le " Consulat de la Mer ", recueil de lois, imposait les premières règles d'hygiène appliquées aux équipages.

Cependant, à la fin du XVIII<sup>e</sup> encore, cette hygiène n'est observée que dans des conditions bien déterminées : c'est le cas des expéditions scientifiques armées avec des équipages sélectionnés.

Les maladies étaient d'autant plus effrayantes qu'elles étaient mal connues : sans être encore nommé, le scorbut est exactement décrit dès 1602 par Sebastian Viscaïno, dont l'escadre en fut ravagée au large des côtes de Californie. En 1752, Lind, dans son " traité du scorbut ", signala que " la seule vue des oranges et limons relevait l'esprit abattu des scorbutiques "; plus d'un siècle devait s'écouler avant qu'un décret, celui du 16-12-1874, allouât à chaque homme naviguant à bord des navires de guerre, sur les mers lointaines, 14 grammes de jus de citron et 28 grammes de sucre pour édulcorer 112 grammes d'eau!

Parmi les maladies décrites dans les ouvrages exposés, il y avait le " typhus des vaisseaux ", la " calenture " (délire furieux auquel les

# decins s de la à voile



Les ordres de mission émanant de l'Administration de la 1<sup>re</sup> République française portaient cet en-tête gravé.

(Catalogue Bichat)

navigateurs sont en proie dans les zones torrides), le "tigretier", mal mystérieux qui serait une "sorte de chorée endémique non sans de grandes ressemblances avec le tarentisme", nous apprend Littré, (le tarentisme étant une maladie nerveuse provoquée par la morsure de la tarentelle ou de quelque insecte aussi pernicieux).

Parmi les maladies du corps et de l'âme, la moindre n'était pas la nostalgie, compliquée d'une peur de l'inconnu assez compréhensible chez des gens qui naviguent sur le blanc de la carte... Il fallait compter aussi avec les blessures causées par les cordages imprégnés de sel, par les rames et par le dur métier de la voile.

Comment lutter, lorsque le médecin lui-même souffre des fièvres et du scorbut, ignore à peu près tout des causes des maladies, et ne dispose pour tout arsenal que d'un dérisoire coffret d'apothicaire contenant le

Dessin exécuté par Jules Louis Lejeune, dessinateur à bord de « La Coquille » (1822-1823)

Service Central Hydrographique de la Marine

(Photo « Musée de la Marine »)



campbre et la belladone, pour soutenir les forces, l'opium pour calmer, la thériaque, cet électuaire d'une complexité extrême qui, un temps, fut regardé comme la panacée contre les venins de toutes espèces animales... La trousse du chirurgien n'est pas plus rassurante, surtout si l'on songe à la difficulté des interventions pratiquées à bord : le praticien, outre la lancette à saigner, et quelques outils pour amputer ou trépaner, doit s'accommoder de l'éponge imbibée de suc de mandragore, et d'une fiole de rhum, dont l'effet anesthésiant, très limité, doit être complété par la rapidité de la main qui opère et surtout par de robustes assistants...

Certains des ouvrages exposés eurent leur heure de notoriété : ils proposaient quelque "rob" miraculeux que l'expérience reléguait vite au rayon des sirops, bons pour des goujats...

Ce n'est qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> que les capitaines marchands prendront à leur bord de véritables praticiens et non plus, par mesure d'économie, des chirurgiens ignares tout juste utiles à leur faire la barbe, ou, à l'extrême, une saignée.

Le service de santé à la mer est alors organisé par de nombreux textes, dont les grandes ordonnances de 1689 et de 1759. Cette dernière prévoyait, à bord des vaisseaux du roi, un chirurgien pour 100 hommes, soit 8 pour un navire de ligne de 120 canons, assistés de garçons-chirurgiens. Dès 1640 étaient apparus les premiers navires-hôpitaux. En 1763 fut créée une "Inspection Générale de la Médecine, de la Pharmacie et de la Botanique dans la marine et les colonies".

La délimitation entre marine royale et armement privé était moins tranchée que de nos jours. Des vaisseaux du roi, commandés par des officiers à brevets, pouvaient être prêtés à des armateurs civils. C'était surtout avec la flotte de la Compagnie des Indes que les échanges étaient importants.

Les chirurgiens qui s'embarquaient sur ces vaisseaux étaient soumis à des conditions réglées par des ordonnances royales. Ils devaient tenir registre des malades, inscrire les doses de remèdes qu'ils prescrivait, faire contresigner leurs comptes-rendus par l'Intendant et l'Aumônier. Ils devaient, en outre, "se charger des fruits, graines, arbres et arbrisseaux vivants, et toutes autres choses curieuses, qui leur seraient remis par les correspondants du suppliant pour les lui rendre à La Rochelle" (ordonnance de 1692).

C'est que dans chacun des hôpitaux et écoles de la marine, Rochefort (1722), Brest (1731), Toulon (1725), Lorient, Saint-Malo, Cherbourg...

# les médecins de la marine à voile



De gauche à droite : M. le Doyen Léon Binet, de la Faculté de Médecine, M. le Médecin-Chef de la Marine Yvan Verd ; Mlle Sonolet, organisatrice de l'exposition, et M. Lebreton, Directeur Général du Service de Santé de la Marine.

(Photo «l'Image Document»)

Il existait un amphithéâtre d'anatomie et un jardin botanique, ce dernier rivalisant quelquefois avec le Jardin du Roi pour la richesse exotique, et entretenu par un corps spécial, celui des "jardiniers de la Marine". Ces centres étaient dirigés par des hommes éclairés, comme l'Amiral R. Michel de la Galissonnière (1693-1758), lui-même botaniste. Le grand Cuvier attendait avec impatience le retour des expéditions lointaines. Il écrivait à Quoy, médecin et naturaliste de l' "Astrolabe" en 1829 :

" Je vous prie de recevoir mes bien sincères compliments pour votre heureuse arrivée. Personne plus que moi n'apprécie l'importance de vos travaux et ce qu'ils ont dû vous coûter de peine et de courage. J'ai déjà fait à l'Académie les rapports de vos trois premiers envois, qui ont été adoptés et adressés à Monsieur le Ministre de la Marine... Tous vos manuscrits, toutes vos planches sont confiés à ma garde comme secrétaire, et je vous les conserve religieusement "

Il fallait voir, en effet, avec quel soin, et de quelle main artiste, étaient dessinées et peintes les figures d'animaux et de plantes qui vinrent enrichir les sciences naturelles au siècle dernier. Certains recueils sont des

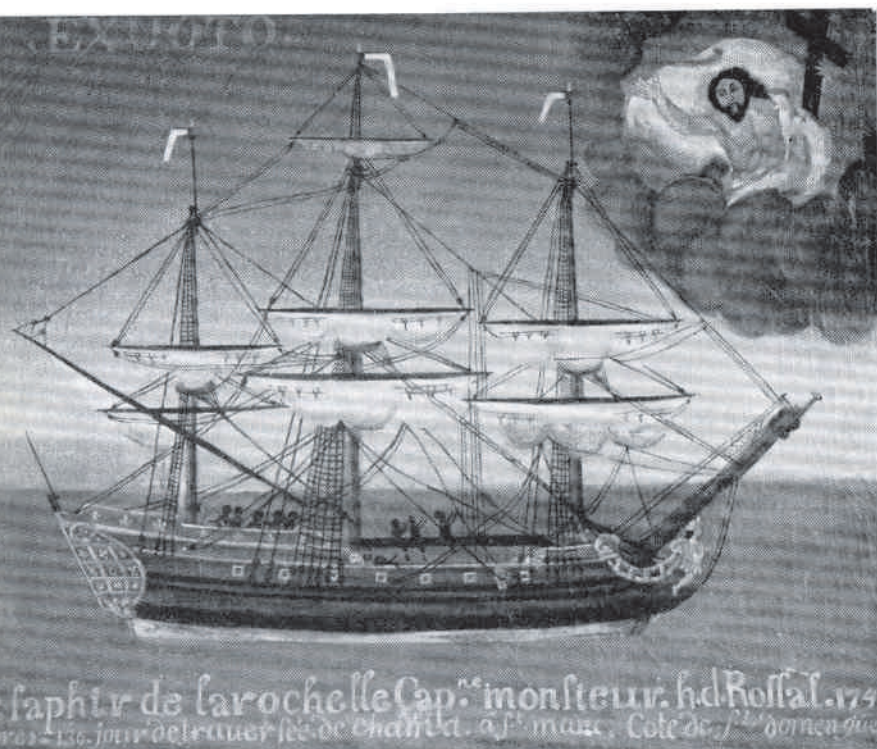
œuvres d'art, telle cette " Lessoniana ", dédiée à sa fille Anaïs par René-Primevère Lesson, chirurgien et pharmacien de la Marine, à bord de " La Coquille ", qui fit deux voyages d'hydrographie (sous le commandement de Dumont d'Urville). Au retour du premier voyage à Marseille le 25 Avril 1825, " la Coquille " n'avait pas perdu un seul homme par maladie, en deux ans et neuf mois de navigation autour du monde. L'honneur en revenait, certes, à Lesson, médecin, chirurgien, botaniste et zoologiste, sans oublier ses travaux d'archéologie et d'histoire locale et régionaliste...

A l'école de la mer, nombreux sont les chirurgiens et médecins de la marine à voile qui devinrent célèbres : Larrey, Broussais, Récamier, et à un moindre degré, Guy Patin, Pierre Duret (que Broussais nomme l' " Ambroise Paré de la Marine Française ").

Le scorbut, mal soigné, s'accompagnait aussi de lésions gingivales et maxillaires, qui nécessitaient, à bord, des opérations de chirurgie dentaire. On ne s'étonnera pas d'apprendre que P. Fauchard, le plus grand chirurgien dentiste du XVII<sup>e</sup> siècle, ait été l'élève d'un chirurgien de marine.

Tous les médecins-marins de jadis n'eurent certes pas une vie aussi édifiante. Était là pour nous le rappeler l' " Histoire des Aventuriers, des Boucaniers et de la Chambre des Comptes établie dans les Indes ", (éditée en 1686, 2 volumes in-12), du célèbre A. O. Oexmelin, le chirurgien qui dut s'embarquer parce qu'une ordonnance du roi interdisait la médecine aux " membres de la religion prétendue réformée ". En 1666, Oexmelin était " exposé en vente " par le commis général de la Compagnie des Indes, un sieur La Vie : " A notre époque, se voir vendre comme un esclave... à ceux-là même qui m'ont fait signer un contrat de chirurgien ! " Désabusé, il devint le chirurgien des grands flibustiers de l'époque : Michel le Basque, Alex-bras de fer, Morgan, qui luttaient contre l'Espagnol dans la mer des Caraïbes. La flibuste dégénéra en piraterie. Oexmelin fit une fin honorable, diplômé de l'Université d'Amsterdam en 1677 " Homère de la flibuste ", à l'étroit dans son siècle et qui sut se faire une place et un nom sur la vaste mer...

Tout serait à citer de cette exposition dont nous souhaitons voir s'inspirer les grands corps professionnels qui ont des représentants sur mer. Tout jusqu'à cette dent de narval (ou corne de Licorne ?), longue de 2 m 34 aux belles torsades patinées, jusqu'à l'émouvant " paraplume du naturaliste ", dans son fourreau de peau fauve, ayant appartenu à Quoy, compagnon de Dumont d'Urville. Comme l'écrivit dans son excellente présentation du catalogue M. Yvan Verd, lui-même médecin de la marine " ils étaient frères en vocation du médecin de campagne, qui vivait d'une existence cahotante et méditative, dans l'alternance de courses et de l'étude... ils laissaient peu d'écrits, peu d'argent, et en somme, pour la postérité, peu de traces, car leur action véritable s'était inscrite dans le cœur périssable des hommes, et sur la surface mouvante de la mer ". Qu'importe, puisque de nos jours, il existe des médecins de la marine, heureusement mieux instruits et mieux équipés, pour " maintenir "



« Le Saphir » de la Rochelle (Capitaine H. D. Rossal 1741) Ex-voto, peinture sur toile (Cathédrale de La Rochelle).

Soufflet de Guérard (début du XIX<sup>e</sup>) pour l'anesthésie locale Hôpital Maritime de Rochefort.

(Photo Musée de la Marine)

